

Richard Abibon

La conquête létale

Une lecture de *Under the skin* de Jonathan Glazer

Le film est totalement centré sur la personne de Scarlett Johansson. On ne voit qu'elle, elle crève l'écran, elle est quasiment le seul personnage. Et encore, est-ce un personnage ? On comprend très vite qu'elle n'a pas d'histoire, pas de caractère, pas de fonctions très élaborées. Elle n'émet que quelques phrases stéréotypées dont elle use pour appâter ses proies, des hommes. Elle n'est pas « quelqu'un », elle est un pur prédateur. C'est-à-dire, et là je passe du « on » au « je », que je la vois comme un personnage de rêve, une de ces figures dont, au réveil, on ne peut que dire : c'est une femme très belle, je ne sais qui elle est, elle fait ceci et cela de très mystérieux et voilà, je n'ai rien compris à ce rêve. Je vais donc interpréter ce film comme un rêve. En fait, je fais ça tout le temps, quel que soit le film, mais la plupart d'entre eux donnent le sentiment de plonger dans une réalité de fiction, mais une réalité. Ici, ces paysages humides et glacés de l'Ecosse en hiver, ces villages presque déserts, font plus penser à un décor de rêve, voire de cauchemar, bien plus que les paysages chamarrés des habituels film de science fiction, que ce soit *Matrix* ou *Star Wars*. Pourtant, nous sommes dans un film de science fiction. Mais justement, comme mes rêves, il emprunte des éléments d'une réalité banale et quotidienne pour les transcender sous les projecteurs d'une lumière crépusculaire, froide et dure comme le reflet du monolithe poli de « *L'Odyssée de l'Espace* », au point que j'y reconnais un lieu dans lequel je suis beaucoup allé et que j'appelle « l'autre appartement », le lieu de l'inconscient. Un lieu qui paraît appartenir à la réalité, un lieu où je crois avoir une résidence secondaire, mais que je ne reconnais en rien, à la fois familier et totalement étranger.

Sous la peau de la science fiction un fantasme de l'origine ?

Pourtant, nous sommes bien dans un film de science fiction, le début ne nous laisse aucun doute. Le prologue nous en informe. Depuis le fond de l'espace infini, entre de pâles étoiles à peine visibles, un point lumineux croit très lentement. Nous avons largement le temps de nous attendre à la description d'un astronef quelconque. L'imagination des auteurs de SF, nous le savons, est sans borne. Nous allons être déçu. Ce point ne fait que croître, jusqu'à envahir tout l'écran d'une lumière irisée n'évoquant rien d'autre qu'un œil. L'instant d'après, suprême habileté du réalisateur, cette lumière venue du fond de l'espace reviendra en reflet à la surface d'un œil véritable occupant tout l'écran.

Le spectateur qui s'attendait à « voir » quelque chose d'extraordinaire est tout simplement renvoyé à sa fonction de voyeur. S'il était venu là pour voir Scarlett Johansson nue, il va être servi, mais en attendant, il se voit confronté au conseil de Socrate à Alcibiade : regardes-toi toi-même. γνοτι σεοτον.

Néanmoins, en fonction des codes de l'image animée que nous avons plus ou moins intégrés, nous avons compris l'autre message, plus explicite : un astronef extraterrestre s'est approché de la terre, et voilà, nous n'en savons pas plus. S'agit-il d'une civilisation si différente de la notre que l'astronef lui-même n'est pas visible pour nous ? C'est une des questions que l'on peut se poser au moment du visionnage. Après coup, je me dis que c'est tout simplement une exploration de l'inconscient qui commence, et cette démarche nécessite l'œil, comme celui du chercheur rivé à son

microscope ou à sa lunette astronomique, ou celui du voyeur collé au trou de la serrure, ou enfin celui du petit enfant mis en présence de ses parents nus dans la salle de bain ou se livrant au lit à quelque activité sexuelle. Alors, ce qu'il voit est si extra-ordinaire, extra-terrestre, qu'il se rétracte parfois sur son œil. Freud citait cet écrivain qui, lors d'un mal de dent, disait « l'âme du poète se réduit au trou de la molaire ». L'aspect traumatisant de la rencontre sexuelle provoque cela aussi au petit enfant : son âme se réduit à l'œil qui a vu, explication plausible de bien des migraines ophtalmiques.

Pourquoi est-ce que j'évoque la sexualité ? Parce que, d'une part elle tapisse le fond de ma psyché comme le bruit de fond de l'univers s'offre en trace de son origine, d'autre part parce que le réalisateur nous donne à lire, entre la lumière irisée évoquant l'œil et l'œil lui-même, une courte séquence dans laquelle un objet oblong très noir pénètre le trou interne d'un anneau à peine éclairé suspendu dans l'espace, seule évocation depuis le début d'une machine, éventuellement astronave. Rencontre de deux navires spatiaux ? Scanner engloutissant un corps ? Ou copulation invoquée par la seule différence stylisée des organes génitaux ?

Dans le même temps, soutenue par une musique classique contemporaine extraordinairement efficace, telle que seul Stanley Kubrick avait osé en utiliser dans « 2001 », une voix vient se superposer aux aventures de l'œil. Une voix de femme qui ne produit que des sons hachés, des accroc de souffle, des éructations, qui peu à peu prennent cependant forme de lettres repérables, puis de syllabes dépourvues de sens pour aboutir enfin à quelques mots. J'ai entendu : *feuer, field, girl, girls, fall, now, who, fall, false, cell*. Tout un programme. Comprendons doublement, comme depuis le début : 1) voilà un extraterrestre qui s'essaie à la vision humaine en même temps qu'à l'exercice de la voix, afin de se mêler aux humains ; 2) à partir de la fécondation dont nous avons été les témoins, voilà un bébé qui s'incarne en un corps, apprenant à voir et à parler. De ces étapes préliminaires, il reste des traces dans ma mémoire, que j'ai pu rattacher au concept de Réel, mais que je préfère aujourd'hui appeler inscriptions, car il ne s'agit en rien de quelque chose d'extérieur, mais bien de réminiscences gravées à l'intérieur de ce qui est resté hors sens et hors écriture : des signes de perception, aurait dit Freud.

Je traduis à ma façon ces quelques mots entendus, émergents de la mer opaque des sons : de ce feu, de ce champ, une fille, des filles, maintenant, tombent, qui ? Qui Tombe, faux, cellule ? Sous le faux de la peau, qu'est-ce qui tombe ? Le champ de l'apparence est-il un tel piège, comme nous allons nous en apercevoir ? Qui, quel être extra-terrestre maintenant tombe du ciel ? Qui suis-je ? De quel champ et de quel feu est-ce que je tombe ? à partir de quelle cellule unique ? La fille, les filles n'est-ce pas là tout le mystère de l'origine ? Ce qui tombe, ne serait-ce pas ce phallus que je viens de voir comme matière noire pénétrant l'espace circonscrit du fécondable ?

Je brode à ma manière. Mais j'ai rarement vu au cinéma un discours aussi condensé, aussi concis, et en même temps aussi mystérieux, permettant de surfer sur les interprétations les plus audacieuses.

Les lumières reviendront comme ponctuation régulière de l'œuvre. Celles d'une moto lancée dans la nuit ou au crépuscule, celles des lumières rares de la ville qui lui répondent en pâles reflets sur le casque, à une vitesse qui gomme les contours des choses, n'évoquant plus que le voyage dans l'espace de la première lueur, démultipliée mais gardant son opacité propre. Comme les traces des signes de perception.

La lumière, c'est le blanc tel qu'il s'oppose au noir. D'un trou noir, aucune lumière ne s'échappe, nous disent les astrophysiciens. Du continent noir, rien de sourd, avait anticipé Freud, dans le champ qui est le sien. Le motard extrait de la nuit un corps de femme. Il l'étale dans un espace blanc, sans contour. Pas de mur, pas de plafond, pas de

plancher, juste du blanc soutenant les corps. Scarlett Johansson, nue, dépouille le cadavre de ses oripeaux et s'en revêt. L'espace d'un instant, nous aurons deux femmes nues à l'écran, blanches sur blanc. Mais entre l'avant et l'après de cet instant, les vêtements noirs de l'une auront recouvert le corps blanc de l'autre, tandis que la première aura retrouvé sa blancheur. Tout cela est trop bien construit pour ne pas y lire un message. J'y reviendrai en temps voulu, car cette opposition minimaliste ne peut que rappeler tout ce qui s'écrit en lettres noires sur fond blanc : l'écriture comme telle.

Avant de partir, Scarlett Johansson, l'extra-terrestre à présent équipée, a une curieuse hésitation : elle observe, se penche sur le cadavre nu à ses pieds, se baisse, et ramasse du doigt quelque chose sur la hanche, c'est-à-dire tout près du sexe. Les doigts élevés dans la lumière blanche révèlent l'objet de son intérêt : une fourmi, noire sur fond blanc. Etre minuscule et inoffensif, dont on se dit que, venant d'une si lointaine planète elle ne sait rien. Est-ce suffisant pour justifier sa curiosité ? Un gros plan de la bête envahit l'écran. C'est *Alien* cette fois, qu'il faut citer, l'horrible prédateur qui nous a fait frémir durant six épisodes, à moins que cela n'évoque la mante religieuse dont on sait bien ce que la femelle fait au mâle après le coït. S'y reconnaît-elle ? Est-ce à cela qu'elle ressemble, sous la peau de Scarlett Johansson ? Métaphoriquement oui, comme on va le voir. Mais cet insecte cueilli auprès du sexe, cet alien détachable du corps, ne serait-ce pas aussi le phallus féminin ? Absence d'un trait blanc phallique sur le noir des poils pubien, cette bête noire ne peut que rappeler la castration, la clef du continent noir, comblement du trou noir à la surface du corps blanc, qui ne peut que rappeler le trou lui-même, pétri d'absence, de manque, de blessure et d'effroi. Le trou qui va transformer la femme en prédateur à la recherche de ce qui lui manque, prête à engloutir la totalité de sa proie à défaut de lui ravir l'objet de son envie.

Elle peut donc commencer sa carrière de prédateur. Le scénario est toujours le même. Elle se ballade au crépuscule dans son fourgon, hèle un passant sous prétexte de demander son chemin, propose de l'amener, puis passe à une séduction plus directe. Elle propose d'aller chez elle, une baraque isolée, délabrée, semblant abandonnée, aux volets clos. Une situation qui pourrait bien induire quelque méfiance, mais les hommes sont fascinés par sa beauté, son sourire, sa gentillesse. Toutes leurs défenses tombent. Ils croient rêver, c'est la chance de leur vie. Tout le monde a eu envie de Scarlett Johansson. Et puis une fois passé le seuil on se retrouve dans un espace sans murs, sans plafond ni plancher. On reconnaît le lieu du début, mais cette fois, complètement noir. La séductrice les attire en marchant à reculons tout en se déshabillant. Les hommes la suivent, faisant de même et lorsqu'ils se retrouvent nus, le sexe dressé, il s'enfoncent peu à peu dans le noir du plancher, jusqu'à disparaître totalement.

On attendra un peu pour comprendre ce qui se passe là en-dessous. Ils y séjournent un temps, tout vivant, comme si quelque insecte leur avait injecté son suc digestif. Et un jour leur intérieur disparaît brusquement, digéré d'un coup : ne reste que la peau. On comprend que les acolytes à moto qui secondent Scarlett Johansson sont des extra-terrestres habillés de ces peaux. Elle-même donc...

Le petit trafic fonctionne bien jusqu'au jour où l'un des hommes abordé par la belle s'avère d'une laideur dépassant l'imaginable, une sorte d'éléphant man isolé et timide, qui n'aime pas les gens, pour la bonne raison de n'être pas aimé. Elle s'arrange pourtant pour le complimenter sur ses mains. Il se laisse séduire comme les autres, mais cette fois, que se passe-t-il ? L'insondable beauté semble émue par tant de laideur. C'est le seul pour lequel elle prend la peine d'aller jusqu'au bout de son strip tease. C'est à ce moment que son image originelle d'extra terrestre noir se superpose quelques instants à son corps de terrienne, blanc. Il commence à s'enfoncer dans le noir, comme les autres,

mais par un raccourci saisissant le voilà sortant de la maison, tout nu, suivi de la craquante qui a craqué.

A partir de là tout se détraque. Elle n'est plus elle-même. elle se regarde le visage dans le miroir de la maison délabrée. Elle s'enfuit au volant du fourgon, se retrouve dans le brouillard. Elle ne sait plus ni où elle est, ni semble-t-il, qui elle est. Réfugiée dans un restaurant, elle teste une forêt noire qu'elle recrache dès la première bouchée. D'où la question du gâteau : puis-je me nourrir comme les humains, au lieu de me nourrir des humains ? Si ma peau dessine le contour de ce que je suis, qui suis-je, sous ma peau ? Une question que ne se pose pas seulement les extra-terrestres, mais tout ceux qui venant en analyse, laissent remonter au blanc de la surface ce qu'ils avaient enfouis dans le noir des profondeurs. Quel enfant ne s'est pas demandé : qui suis-je ? Est-ce que ce sont bien là mes parents ? Et si j'étais un enfant adopté ?

Un affect l'a entamée, débloquent un processus d'identification. Curieusement, elle a perdu le sourire et l'attitude gentille qui lui permettait de séduire sans états d'âme. Ce n'était que programme, artéfact. Mais que mettre à la place ? Poursuivant son chemin à pied, complètement paumée, elle se laisse aider par un homme qui s'est rendu compte de son état. Cette fois elle n'a pas joué le rôle de la perdue, elle était perdue. Inversion des rôles, c'est l'homme qui devient le séducteur. Celui-là est un gentleman, qui lui passe son blouson quand il pleut, qui la porte pour franchir une flaque de boue, qui lui fait à manger pendant qu'elle reste assise, hagarde. Elle a de la chance, cet homme là n'est pas un prédateur, comme elle avait pu l'être. Elle se regarde longuement, nue, dans le miroir de la maison du gentleman. Et comme ça se passe bien, ça se finit au lit... Enfin presque car, si elle se laisse caresser gentiment dans les préliminaires, le moment de la pénétration la frappe comme une foudre. Elle se dresse comme un diable hors de sa boîte, s'empare de la lampe de chevet pour éclairer son entre jambe. Voilà un endroit que sa contemplation au miroir ne lui avait pas révélé, comme toutes les petites filles. Comme l'enfant qui apprenait à voir et à parler qu'on nous a suggéré au début, elle devient la gamine qui découvre une absence dans l'image de son corps, comme composante de son identité. Et c'est le phallus qui la lui révèle.

C'est le lieu sans représentation, pour les filles comme pour les garçons. C'est en ce sens qu'il est proche de ce Réel qui n'est que signes de perception, non encore encodé par le dictionnaire corporel des humains. Ce continent noir fait de nous tous des extra-terrestres perdus, sans mot et sans image.

Elle s'enfuit dans la forêt. Elle se réfugie dans un abri pour randonneurs. Elle s'endort. Elle est réveillée par une main qui lui caresse la cuisse. Celui-là n'est pas un gentleman. Elle s'enfuit encore, il la rattrape, la colle au sol, lui arrache ses vêtements. Un lambeau de peau blanche vient avec, révélant une surface noire, en dessous. C'est au type de s'enfuit devant cette découverte... comme tout petit garçon qui, habitué à la peau blanche de sa mère découvre un jour un bout de surface noire : les poils pubiens. Ce n'est sûrement pas un hasard si, pour l'occasion, Scarlett Johansson est devenue brune. Le bout de surface noire est situé dans le dos, me direz vous. Oui, mais il faut accepter la logique de rêve dans laquelle nous avons été conduit, dans laquelle, par un déplacement, la censure voile et dévoile en même temps.

A genoux, hagard dans ses haillons, l'être achève de se dépouiller de Scarlett Johansson. Ça ressemble à un humain, en plus fin et en très noir, sortant du blanc. Une œuvre de Giacometti.

L'homme ne s'est pas enfui comme ça. Il revient avec un bidon d'huile, il en asperge la créature. Il doit penser que c'est le diable. Il met le feu. Une torche s'allume et court dans la forêt vers une clairière au milieu de laquelle elle s'effondre. De cet espace

immaculé monte une fumée noire, défiant nostalgiquement les flocons de neige qui tombent.

Jusqu'à la dernière image, l'opposition chromatique fondamentale s'est imposée. Si nous n'avions pas encore compris qu'elle est une métaphore des relations hommes-femmes nous voilà servis. De la prédatrice au violeur en passant par le prince charmant, nous avons eu une déclinaison élémentaire du paradigme de la différence des sexes. Oui, la femme est bien une extra terrestre pour l'homme, et ce n'est pas pour rien que le nombre de sorcières brûlées, tout au long de l'histoire, est proprement terrifiant.